

PROLOGUE

À quatre mille mètres d'altitude, il leur fallut prendre un peu de repos. L'étroite corniche rocheuse s'élargissait en encorbellement ; ils y firent halte. Les cimes des Andes disparaissaient dans les nuages.

Les trois explorateurs débballèrent leurs provisions.

— Croyez-vous vraiment, docteur A., que nous trouverons là-haut ce que nous espérons ? demanda le professeur.

Assis sur une pierre plate, le dos appuyé à la roche, il avait sorti de son havresac du saucisson et du pain. Le docteur A. hocha la tête.

— Oui, j'en suis persuadé. Les récits sont vagues et nul n'a eu jusqu'ici l'audace d'en tirer les déductions qui s'imposaient. Si nos hypothèses ne se rejoignent pas, nous ne serions pas ici tous les trois aujourd'hui. (Il tendit le bras.) Voyez, il doit s'agir de ce sommet. Encore deux ou trois cents mètres à grimper... Ce n'est d'ailleurs pas un sommet ordinaire, mais plutôt une cuvette à peine concave, où ne

règne aucune gravité. Le seul point de cette chaîne où s'abolissent les lois de la Nature.

Le dernier des trois savants se taisait, mangeant avec appétit ; l'affaire semblait le laisser indifférent. C'était le meilleur ami du docteur A. et il n'aimait guère se perdre en discours superflus.

Par contre, le professeur continuait :

— Vous avez raison. Si j'avais eu des doutes, je ne serais pas en ce moment à lutter pour retrouver mon souffle dans cet air trop ténu ! Le rapport est obscur et précis tout à la fois : on ne peut simplement en faire fi. Mais peut-être le docteur Hendricks s'est-il trompé ? Qui sait ? Le mal des montagnes, le manque d'oxygène, le soleil : il existe cent raisons pour expliquer une hallucination. Et pourtant, s'il n'en est rien... (Sa voix devint plus assurée, plus persuasive.) Nous serions alors sur la piste d'un prodigieux secret.

— Tel est bien mon avis, dit le docteur A. en attaquant son saucisson.

Ils étaient en route depuis des semaines. Avec l'obstination et l'enthousiasme du véritable fanatique, le docteur A. avait convaincu le professeur qu'il ne poursuivait pas une chimère. Ils allaient percer au contraire une énigme scientifique, peut-être le mystère du siècle.

La matinée s'achevait ; en dépit du soleil, le froid mordait, avant-coureur des neiges éternelles.

Ils se remirent en route au bout d'une demi-heure.

L'encorbellement se rétrécit, jusqu'à redevenir l'étroite corniche qui devait mener à la cime ; Hendricks précisait bien n'avoir vu ce sentier que d'avion. Son rapport, jusqu'ici, se confirmait point par point.

À leur droite, une falaise verticale. À leur gauche, l'abîme.

B. avait maintenant pris la tête ; ils s'étaient encordés, le moindre faux pas pouvant être fatal. A. suivait, puis le professeur. Quelque cent mètres plus loin, B. s'arrêta brusquement et désigna la paroi rocheuse :

— Encore le même dessin ! Une tête d'oiseau à visage humain, martelé dans la pierre. À une telle altitude... Incroyable !

— Sans doute un repère jalonnant la piste, commenta le docteur A. Nous sommes dans la bonne voie.

B. reprit sa marche. Et quelque chose d'étrange advint alors. Fort heureusement, le docteur A. avait des réflexes prompts : devant lui, B. venait soudain de faire un saut, comme pour franchir un invisible obstacle. Mais il ne retomba pas tout de suite, flottant au-dessus du sol et dérivant vers la gauche, vers le gouffre. Le docteur A. banda tous ses muscles, attendant l'inévitable choc ; le professeur l'imita instinctivement, bien qu'il ne comprît pas de quoi il retournait.

Le docteur A. sentit la corde se tendre lentement. Puis, d'un seul coup, B. retrouva son poids normal et tomba comme une pierre. Le docteur A. crut perdre l'équilibre ; il résista pourtant et, avec l'aide du professeur, retint B. qui se balançait à présent comme un pendule au bout de la corde. Ils le ramenèrent sur la corniche, juste devant la tête d'oiseau. B. s'assit, les jambes fauchées, tremblant de tous ses membres.

— Que s'est-il passé ?... J'ai été comme projeté en l'air...

— Gardons notre calme, dit le docteur A., jetant au professeur un regard entendu. Dites-nous ce que vous avez éprouvé exactement.

— Éprouvé ? J'étais léger comme une plume ! Mes pieds ont quitté le sol. Puis, au-dessus de l'abîme, tout est redevenu normal. Je suis tombé...

Le professeur examinait le bas-relief. Avant que nul n'ait pu le retenir, il fit prudemment un pas en avant, tout en s'accrochant au bec de l'oiseau. Ses jambes se soulevèrent soudain. D'une torsion de tout le corps, il se retrouva sur ses pieds. Lentement, il se retourna.

— Nous y sommes ! La tête de l'oiseau sert de poteau-frontière.

— Un piège mortel, pour quiconque n'est pas au courant. (Le docteur A. montrait le sommet.) Dix mètres en apesanteur jusqu'à la prochaine borne. Je

l'aperçois d'ici. Comment diable ont-ils pu faire ?

B. demanda :

— « Ils » ? Qui, « ils » ? Les Incas ?

Le docteur A. ne répondit pas. Ils suivaient la bonne piste : dans une heure, ils atteindraient leur but. Devant eux s'étendrait la cuvette, où Hendricks avait atterri avec son hélicoptère ; non sans le plus grand mal, d'ailleurs, car ce lieu n'était pas soumis aux lois de l'attraction terrestre.

Le rapport de Hendricks se terminait sur ces mots :

« Qui étaient-ils, ceux-là qui, à presque cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer, bâtirent un monde à leur mesure, peut-être doté de conditions analogues à celles de leur patrie perdue ? Air raréfié, pesanteur moindre. S'agirait-il de Mars ? Mais nous savons que Mars est dépourvu de vie intelligente. Alors, une autre planète ? Ces inconnus étaient-ils des astronautes naufragés, condamnés à passer le reste de leur vie sur la Terre, parmi des aborigènes primitifs qui ne pouvaient que considérer comme des dieux ces visiteurs venus du ciel ? »

Le docteur A., cette fois, prit la tête de la cordée.

CHAPITRE PREMIER

C'est ainsi que tout commença, voici plus de sept lustres.

Le chapitre qui précède est extrait, résumé de mémoire, d'un livre de B. A. Müller, que je lus lorsque j'avais quinze ans ; depuis lors, la question qu'il posait n'a plus jamais cessé de me hanter.

Les dieux n'auraient-ils pas été des astronautes ?

Interne au collège, je n'eus guère le loisir de creuser sérieusement le problème ; parfois cependant, j'en discutais avec des camarades. Mais à l'époque – en 1935 – une autre question demeurait irrésolue : le voyage spatial était-il réellement possible ? Que la réponse se révélât positive, et l'on pourrait alors, mais seulement alors, envisager l'éventualité que, des millénaires plus tôt, des visiteurs du ciel se soient posés sur notre Terre.

Ce sont toujours les jeunes qui sortent des sentiers battus ; ils possèdent l'irrésistible besoin de s'opposer aux certitudes et à l'ordre établis. En ce temps-là, certes, il ne nous aurait pas été possible, pour donner libre cours à cet instinct, de démolir le mobilier,

d'organiser des monômes ou d'incendier des autos ! Nous trouvâmes donc d'autres voies : nous nous attachions à *penser* en révolutionnaires.

Quiconque pense de façon nouvelle est toujours un révolutionnaire.

Dès le début, je pressentais que la lecture du roman de B. A. Müller n'aurait pas suffi à transformer aussi profondément mon existence et mes points de vue. Mais il y avait, avant tout, cette voix silencieuse qu'il m'arrivait d'entendre lorsque j'étais seul, et plus particulièrement la nuit, comme si quelqu'un me parlait, me posait des questions, exigeait des réponses. Peut-être n'était-ce là qu'un dialogue avec moi-même ? Je le croyais du moins. Je goûtais cependant la richesse de ces heures solitaires.

Elles n'étaient pourtant qu'un avant-goût.

Cette année-là, le dimanche des Rameaux tombait le 14 avril. Mes parents, qui avaient formé des projets de voyage pour Pâques, me rappelèrent à la maison un peu plus tôt que de coutume. Ils partirent dès mon arrivée, me laissant à la garde de ma tante et de la bonne.

Notre maison était très vaste, entourée d'un grand jardin merveilleusement retourné à l'état sauvage. Je n'éprouvais donc pas le moindre regret de ne pas accompagner mes parents ; mes vraies vacances étaient là, dans notre maison que j'aimais, dans ce jardin où je jouissais de mon entière liberté.

Or, ce jour-là, dimanche des Rameaux, m'advint une étrange aventure. Plus tard, bien plus tard, quand tout aurait pu se perdre dans les brumes du passé, il me fut pourtant facile d'en retrouver la date exacte : en 1935, le dernier dimanche avant Pâques – le dimanche des Rameaux.

Ma tante s'attardait chez une voisine ; la bonne avait congé. Je restais seul dans la maison, où je disposais de deux pièces au premier étage, pleines de livres et de vieux jouets dont je ne me décidais pas à me séparer. Le crépuscule tombait à peine, mais, fatigué, je pris un livre et me couchai.

J'ai oublié le titre de ce livre – un roman qui se passait en Égypte. Bizarrement, l'Égypte m'a toujours fasciné, autant que l'Amérique du Sud, le Pérou et les Andes : il y existe également des énigmes inexplicables et des constructions mystérieuses, d'une troublante analogie. Naturellement, le héros de ce roman découvrait l'entrée d'une pyramide encore inviolée et, à l'intérieur, une momie si parfaitement conservée qu'il n'avait de cesse de la rappeler à la vie. Car, supposait-il, on ne l'avait ainsi préparée et déposée là que dans l'attente d'un réveil ultérieur.

Je laissai retomber le livre.

Une vie après la mort ? J'étais persuadé qu'il en existait bien une ; mais j'étais tout aussi persuadé qu'elle n'avait rien à voir avec cette vie éternelle dont parlent les enseignements de l'Église. Car je pensais

déjà que toutes les religions puisent leur source dans les souvenirs vagues et déformés d'événements très anciens, mais réels ; je n'en voulais pour preuve que leurs innombrables points communs, à toutes et dans le monde entier.

À cette époque, j'étais certes trop jeune pour mener ce raisonnement à terme. Mais ce soir-là, étendu sur mon lit et sous l'impression de ma précédente lecture, tout me devint clair d'un seul coup. Durant une fulgurante seconde, tous les problèmes avaient été résolus et toutes les questions, jusqu'à la dernière, avaient trouvé leur réponse.

Comment décrire cet instant d'illumination parfaite ? Il me parut que je plongeais à une inconcevable vitesse en un espace empli de toute la connaissance de l'univers... Je m'en imprégnais jusqu'à la moelle, je comprenais tout sans effort.

Mais cela ne dura que le temps d'un éclair – déjà éteint que les yeux en conservent encore l'image. Le temps manquait à mon cerveau pour emmagasiner et classer ensuite à loisir une telle somme d'impressions.

Mais une certitude me resta – la certitude que quelqu'un m'avait parlé à voix haute et claire :

– *Aide-nous dans la quête de la vérité. Il le faut.*

Une seule phrase, mais impérieuse.

Quelle vérité ? Le mystère d'outre-mort ? Ou d'outre-religions : cet événement clé qui, de siècle en

siècle, demeure ancré dans la mémoire collective de l'humanité ? Quelle vérité me fallait-il donc chercher, surtout en un monde où tout ne me semblait que mensonge ?

Je l'ignorais. La pulsion demeurait cependant et la phrase ne cessait de me poursuivre, jusque dans mes rêves, ne me laissant aucun repos. Je ne pouvais m'en ouvrir à personne, car personne ne m'aurait compris. De surcroît, je me trouvais en quelque sorte assis entre deux chaises : depuis deux ans, le national-socialisme était au pouvoir, à qui l'Église opposait une sourde résistance. Or, si je n'aimais pas l'Église, je n'aimais pas les Nazis non plus.

Ces deux tendances contradictoires paralysaient mes élans. Je savais d'ailleurs que j'étais encore trop jeune pour entreprendre quoi que ce soit d'importance. Mais, un jour, je cesserais d'être trop jeune.

Et, ce jour-là, je parviendrais bien à rencontrer ces inconnus que hantaient les mêmes pensées.

Car je n'étais pas seul, j'en avais la certitude.

Ce que je ne pouvais soupçonner toutefois, c'est que ce fameux jour, où me frappait la Connaissance, naissait l'homme qui, trente ans plus tard, devait m'apporter le choc décisif.

Erich von *** naquit le 14 avril 1935.

Le dimanche des Rameaux.

* * *

J'achevai mes études. Engagé bien à contrecœur dans le conflit mondial, je fus fait prisonnier par les Russes et ne rentrai en Allemagne qu'en 1950. Mais, au cours de ces quinze ans de guerre et d'après-guerre, je ne perdis jamais le contact avec ceux-là qui partageaient la quête de la vérité. Des milliers de kilomètres nous séparaient, mais, la nuit, leurs pensées me rejoignaient, chassant la solitude. Ils me donnèrent le courage de survivre et, à mon retour, me montrèrent la voie. Je repartais à zéro. J'avais perdu quinze ans.

J'en avais maintenant trente.

Je fus libéré le 24 avril 1950.

Dix jours plus tôt, un 14 avril, j'étais monté dans le train de marchandises qui, de Sibérie, me ramènerait vers la liberté.

Hasard ?...

Je commençais à ne plus croire au hasard.

Dans l'intervalle, les perspectives de voyage spatial avaient cessé d'être tellement absurdes ; on ne souriait plus des naïfs qui avouaient croire à la possibilité d'un débarquement sur la Lune. En corollaire, une autre idée faisait son chemin : des extraterrestres ne seraient-ils pas venus jadis sur la Terre, où ils auraient laissé des traces de leur passage ? Là-dessus se greffaient des histoires de soucoupes volantes, me replongeant dans mes incertitudes. D'un côté, elles apportaient confirmation à mes hypothèses

hérétiques qu'il existait bel et bien dans l'univers d'autres intelligences que l'Homme. D'un autre côté, trop de mythomanes et d'escrocs ne cherchaient d'évidence qu'à exploiter des atterrissages peut-être réels ou des rencontres avec des Stellaires, pour en tirer bassement matière à profit ou sensation.

La croyance aux OVNIS devint religion – une religion où ne tardèrent pas à s'amalgamer des éléments pris à l'ancienne. C'était, une fois de plus, la même chanson : les nouveaux catéchumènes tombaient dans le fanatisme, se rendaient ridicules, poursuivaient des fantômes. *L'Homo Sapiens* ne se guérirait-il donc jamais de ses vieilles erreurs ?...

Quiconque osait défendre la thèse selon laquelle nous aurions autrefois reçu des visites d'outre-ciel, se faisait mettre à l'index. Il ne restait donc qu'un *unique* moyen de la présenter au public.

Sous forme de roman.

Si je parvenais à trouver un éditeur, je pourrais sans risque, en la parant, au gré de mon imagination, du plumage de l'utopie, exposer ma vérité. Nul n'est tenu de prendre au sérieux une histoire inventée ; mais ceux-là, que je cherchais et qui me cherchaient, sauraient comprendre le message. Et ils se manifesteraient.

Je mis quatre ans à publier mon premier roman.

Mes héros étaient des Stellaires ; ils atterrissaient sur notre planète et les humains superstitieux

tombaient à genoux à leur vue, les prenant pour des dieux.

Dans mon second roman, et l'audace me venant, c'étaient des robots qui débarquaient sur la Terre et qui *créaient* les humains grâce à leur parfaite maîtrise de la technique et de la biologie.

Trois ou quatre autres ouvrages de même genre suivirent, qui me valurent des centaines de lettres de lecteurs. Mais la lettre que j'attendais ne se trouvait pas parmi elles.

M'étais-je trompé ? Ceux qui partageaient ma quête n'existaient-ils donc pas ? Ou n'existaient-ils que dans mes rêves ? Pourquoi ne se manifestaient-ils pas ? Ou bien ne me prenaient-ils pas au sérieux, moi qui n'écrivais que des romans et non des ouvrages scientifiques sur des bases solides ?

Je continuais d'écrire et d'attendre.

Neuf ans plus tard, en 1963, je rencontrai Jacques Bergier à Trieste, à l'occasion du premier festival du film de science-fiction. J'avais alors trente-quatre ans – et toutes mes questions demeuraient toujours sans réponse.

Si pourtant... J'en reconnus l'écho dans *Le Matin des magiciens*. Jacques Bergier, son auteur, me dit avoir lu mes romans : nombre des idées que j'y exprimais recoupaient les siennes. J'achetai son livre et y trouvai confirmation de mes hypothèses. Mais il y manquait encore l'étincelle, le postulat révolutionnaire,

le Je-ne-sais-quoi du fond ou de la forme entraînant l'absolue conviction.

Louis Pauwels et Jacques Bergier se contentaient simplement d'esquisser des conjectures, s'égarant dans des longueurs, des détails superflus. Et ils se gardaient, avant toute chose, de choquer le lecteur, restant toujours pleins de tact et de prudence.

Plus tard, parurent d'autres livres de la même veine ; mais ils ne connurent pas le foudroyant succès de ce premier ouvrage.

Il en alla ainsi des miens.

Puis, un beau jour, le hasard – ou ce que nous nommons le hasard – recommença de se manifester.

J'allai rendre visite à un ami qui demeurait en Suisse. En 1965, au printemps.

Le 14 avril...

CHAPITRE II

Je connaissais W. W. depuis huit ans. Il possédait dans les faubourgs de Zurich un atelier de photographe et une grande villa, où il pouvait m'héberger pour quelque temps.

Comme mes trois semaines de congé tiraient à leur fin, W. W. me proposa une excursion à Graubünden ; nous partîmes dans sa Citroën gris argent. Je ne m'étais que rarement entretenu avec lui de ce qui me tenait à cœur ; il avait d'autres intérêts, que je partageais d'ailleurs pour beaucoup : la natation, la plongée sous-marine, la photographie et... le farniente.

Et soudain, aux approches de Davos, je sentis, plus vif, se préciser en moi cet étrange sentiment qui, depuis six lustres, ne m'avait jamais quitté. J'eus le pressentiment brusque, la certitude même, de l'imminence d'un événement décisif.

W. W. montra le soleil qui se couchait.

— Il serait temps que nous cherchions où loger pour la nuit.

— Est-ce donc si difficile ici ?

Naturellement, nous découvririons bien un hôtel, je le savais, tout comme je savais que j'arrivais à la fin de ce long voyage, qui avait duré trente ans. Je commençais à éprouver un faible mal de ventre – un signe qui ne me trompait jamais : je me trouverais sous peu à une croisée des chemins.

À Davos, W. W. se renseigna à la première station-service.

– Peut-être à la *Colline-aux-Roses*, nous dit le garagiste. Tous les autres hôtels sont pleins en ce moment. Essayez toujours...

Nous essayâmes.

Non sans songer avec un peu d'angoisse à notre porte-monnaie, en voyant la grande maison brillamment illuminée, à flanc de montagne. D'un autre côté, la perspective de dormir dans l'auto n'avait rien de bien engageant.

On nous donna une chambre à deux lits au troisième étage. Rafraîchis et changés, nous décidâmes que, ce soir-là, nous jouerions les grands seigneurs et dînerions aux chandelles sur une nappe de damas noblement servie ; en fait, nous préférions de beaucoup planter notre tente au bord de la mer et manger à même une boîte de conserve.

Au rez-de-chaussée, le restaurant, de décor agréable, n'était pas encore plein ; installés à une table d'angle, nous étudiâmes le menu en plusieurs langues. W. W. hocha la tête, en connaisseur.

— Des spécialités des plus prometteuses, il me semble ! Que buvons-nous ?

— De la bière ! dis-je, assoiffé. Toujours de la bière aux repas.

— Je préfère du vin, pour ma part. Garçon !

On nous servit un délicieux « Poulet au whisky », avec du riz et des salades variées. Repu, je me renversai sur ma chaise et vidai mon verre. Les fenêtres s'obscurcissaient ; la nuit tombait sur Davos.

Et soudain, l'étrange pressentiment fut là de nouveau, l'attente, la tension inconsciente et... le léger mal au ventre.

Juste à ce moment, quelqu'un disait derrière moi :

— J'espère que ces Messieurs ont été satisfaits...

Je me retournai vers l'arrivant : la trentaine peut-être, pas très grand, mince, vêtu d'un complet foncé. Je n'enregistrai que machinalement ces détails. Car ses yeux, tout de suite, — ou plutôt le regard qu'il attachait sur moi — m'avaient fasciné ; il me semblait plonger dans un abîme. C'était un regard inquisiteur, impérieux, qui vous fouillait jusqu'à l'âme et, tout à la fois, lançait un défi.

— Merci, répondit W. W. Votre cuisine est exquise.

L'homme au complet sombre devait appartenir au personnel de la *Colline-aux-Roses*. Le gérant, peut-être ? Pour lui, ce n'était que routine de se préoccuper du bien-être des clients. Nous ne faisons pas exception à cette règle.

Il continuait de me fixer. Un grand calme m'envahit ; je soutins son regard : ce fut alors comme une étincelle jaillissant entre nous. Il me sourit imperceptiblement.

— Vous vous êtes inscrit à la réception sous votre vrai nom, n'est-ce pas ? Je connais vos romans, M. Darlton. Je les ai tous lus. (Il montra une chaise libre à notre table.) Puis-je m'asseoir un instant ?

Quel écrivain – et moi comme les autres – ne serait flatté de rencontrer un lecteur enthousiaste ?

— Mais je vous en prie, monsieur ?...

— Von ***. Erich von ***. Je suis le gérant.

Je lui présentai W. W. Il prit place et, d'un signe, appela le garçon.

— Une bouteille. Pour moi, Hans. (Il se retourna vers nous.) Quel instant merveilleux ! Depuis des années, je me proposais de vous écrire, sans en trouver le loisir. Mais c'est une longue histoire... Avant toute chose, une question : comment vous est venue l'idée de vous spécialiser dans ce genre de romans ?

— D'anticipation ? (Je haussai les épaules.) Je suis curieux de l'avenir : les progrès techniques, l'humanité confrontée à un environnement nouveau... Bref, cela m'amuse. Je pourrais d'ailleurs vous retourner le compliment : pourquoi lisez-vous des romans d'anticipation ?

— Pour la même raison qui vous fait en imaginer.

Quiconque croit à l'avenir ne peut que s'intéresser au passé, dont il comprend alors le véritable sens.

Étonné, je gardai un instant le silence. Le garçon nous apporta le vin. Erich von *** emplît lui-même nos verres. De nouveau, il m'observa.

— Oui, le passé, répéta-t-il avec une sorte d'impatience. Je sais qu'il vous passionne ; il se mêle, autant que l'avenir, à la trame de vos romans. Et, de par cet habile dosage, vous tentez de percer les énigmes que nous offre le présent. Laissez-moi vous confier un secret.

Il se pencha vers moi. Sa voix se fit si basse que je l'entendais à peine ; je crois pourtant que je l'aurais compris, même s'il n'avait que remué les lèvres, sans dire un mot.

— Je traîne avec moi quelque chose comme un message extraterrestre. Par un curieux enchaînement de circonstances, on m'a donné mission de chercher une certaine vérité, puis d'écrire des ouvrages sur ce thème – un thème qui rejoint ceux de vos livres. J'avais à peine vingt ans lorsque je fus ainsi mandaté.

1954 ! L'année où parut mon premier roman !

Soudain, je pressentis ce qui allait suivre. Des bribes de souvenirs traversèrent ma mémoire comme des décharges électriques ; cette vérité, j'avais cru la tenir moi aussi... Puis des doutes me vinrent : étais-je bien assis à la même table que l'homme que je cherchais depuis six lustres ? Je n'osais lui poser de

questions directes, et pourtant, il me fallait au moins une première certitude.

— Pardonnez-moi, Herr von ***, mais, quelle est votre date de naissance ?

L'ombre d'un sourire plissa ses yeux vifs.

— Le 14 avril. Quel dommage ! Nous ne nous connaissions pas encore pour mon anniversaire, voici trois semaines.

— Si, nous nous connaissions déjà : vous oubliez mes romans.

Il n'avait pas eu besoin de préciser le millésime : 1935. Ce 14 avril, où j'avais vécu l'expérience la plus marquante de toute ma jeunesse.

Il commanda une seconde bouteille de vin. Mais W. W. commençait à montrer des signes de fatigue.

— Je monte me coucher. Et toi ? demanda-t-il.

Je consultai von *** du regard ; il hochait légèrement la tête.

— Je te rejoindrai tout à l'heure.

Ce fut la plus étrange nuit de mon existence.

* * *

À travers la cuisine désertée par le personnel, il me conduisit vers une porte donnant sur l'arrière du bâtiment ; à peine dehors, je remarquai une baraque de bois, dans la lumière tombant des fenêtres de l'hôtel. Il en ouvrit la porte, m'invita à entrer ; un soffite brilla au plafond.

Le décor qu'il révéla ne semblait guère convenir à ce directeur d'hôtel sobrement vêtu : une remise, un débarras, telle fut ma première pensée. Les murs étaient nus, sabrés de fissures colmatées à la diable. Un bureau occupait tout un côté de la pièce ; sur des étagères s'empilaient des livres, des revues, des atlas, des chemises multicolores. Il faisait froid. Von *** alluma un radiateur électrique.

— Pouvez-vous concevoir que l'on écrive ici un ouvrage à succès ? demanda-t-il en me montrant l'unique chaise. Mais asseyez-vous donc.

Lui-même prit place sur une caisse de livres.

— Voici mon domaine : nul ne vient m'y déranger. Car la solitude m'est indispensable pour entendre les voix. Non certes, pas des voix véritables, comprenez-vous ? De la télépathie, plutôt. Vous avez souvent décrit ce phénomène dans vos romans, et de manière si convaincante que l'on pourrait croire que... Dites-moi, avez-vous vraiment *tout* inventé ?

Il avait parlé des voix – des voix télépathiques. Je savais à présent que l'une d'elles était la sienne. Erich von *** devait donc bien être cet inconnu avec lequel je me trouvais en liaison depuis trente ans, si incroyable que cela puisse paraître. J'avais commencé à le chercher dès le jour même de sa naissance !

Au risque qu'il me crût fou ou, à tout le moins, se moquât de moi, je lui devais maintenant une

sincérité totale. Mais lui-même, parlant de ses voix, n'aurait-il pu aussi passer pour tout aussi fou, aux yeux d'un homme normal ? Qui ne se gausserait de lui s'il en faisait état ?

— C'est une longue histoire...

— Nous avons tout le temps, la nuit entière. (Il déplaça quelques livres et sortit de cette cachette une bouteille à demi pleine de *Black Label*.) Un stimulant ne nous fera pas de mal. Racontez.

Les verres manquaient. À tour de rôle, nous bûmes au goulot lorsque le froid devenait par trop vif. Le petit radiateur ne réchauffait la pièce qu'à peine : les nuits de mai sont froides à Davos.

Von *** m'écouta sans m'interrompre. Mon récit terminé, ses yeux s'illuminèrent de joie autant que de triomphe.

— Mon ami, dit-il lentement, d'un ton presque doctoral, voici dix ans déjà que j'aurais pu prendre contact avec vous. Je m'en gardais bien. Car je voulais que *vous* veniez à moi : ainsi seulement, nous aurions la preuve qu'un lien télépathique nous unit bel et bien. Vous publiez des romans : quoi de plus facile que de se procurer votre adresse chez votre éditeur ? J'aurais certes pu vous rendre visite ; mais qu'y aurions-nous gagné ? Nous mettre plus tôt à l'œuvre ? Oui, certes, mais pas davantage. Aujourd'hui, nous savons tous deux que ces six lustres perdus n'ont pas été inutiles ; maintenant, les temps

sont mûrs. Mon livre sera la première moisson. (Il posa la main sur une pile de feuillets.) Le titre en est *Souvenirs du futur*¹. Qu'en pensez-vous ?

— Il évoque un voyage dans le temps.

À nouveau, de l'étonnement passa dans ses yeux à l'éclat presque hypnotique.

— Vous-même avez écrit bien des récits de ce genre ; cette idée vous est donc familière. Il ne s'agissait naturellement que de pure utopie, je sais. Mais à présent que nous nous sommes enfin rencontrés, je vais vous raconter une histoire – une histoire ignorée de tous et dont je n'ai jamais parlé à personne, pas même à Élisabeth, ma femme... Tout d'abord, une question ; l'ancienne Égypte ne vous attire-t-elle pas ?

J'en convins.

— Par malheur, l'argent m'a toujours fait défaut pour m'y rendre. Mais peut-être qu'un jour ?...

— Un instant, dit-il. Je reviens ; j'ai quelque chose à vous montrer, qui se trouve à l'abri dans le coffre-fort de l'hôtel. En m'attendant, feuilletez donc mon manuscrit ; vous me direz s'il vous a plu.

Une fois seul, je me sentis gagné par un étrange état d'esprit. Voilà que je me trouvais dans une baraque primitive, pleine de livres et de secrets, ceux-là mêmes qui m'avaient hanté, ma vie durant. Je

¹ *Erinnerungen an die Zukunft*. (*Souvenirs du futur*). Publié en français (chez Robert Laffont) sous le titre : *Présence des extraterrestres*.

pressentais que le moment de la révélation était proche. Mais quelle révélation ? Qu'était allé chercher Erich von *** ?

Je pris un des feuillets au hasard et lus :

« Des cartes datant de 11 000 ans – Des astroports préhistoriques : pistes d'atterrissage pour les dieux ? – Nos ancêtres reçurent-ils des visites du cosmos ? – Avant d'apporter une réponse convaincante à de telles questions, définissons d'abord les bases sur lesquelles repose notre passé historique. Sur des témoignages indirects ! Des fouilles, des écrits antiques, des dessins rupestres, des légendes, et ainsi de suite, furent classés selon un certain schéma. (*« Classés selon » remplaçait maintenant « pliés à ».*) Ce puzzle forme une remarquable mosaïque, mais, dessinée en accord et d'avance avec ce schéma mental où chaque morceau, même si ce n'est visiblement pas la sienne, trouve sa place. C'est ainsi que les choses ont dû se passer et non pas autrement. »

J'entendis la porte s'ouvrir. Erich von *** entra, un sourire entendu sur les lèvres. Il portait un paquet enveloppé de papier journal dans une main ; dans l'autre, deux verres et une bouteille.

– Vous avez jeté un coup d'œil ? Bien ! Vous imaginez maintenant ce qui me guette si je publie un pareil texte ! Voulez-vous tenir les verres ? (Il posa le paquet sur la table et déboucha la bouteille.) Nous nous connaissons depuis trop longtemps pour n'être

pas déjà des amis. Je me nomme Erich.

Nous trinquâmes.

— Et moi Walter.

Il reprit le paquet et le soupesa.

— Ce n'est pas très grand, mais lourd. Peut-être, à première vue, n'y trouverez-vous rien de bien passionnant. Je l'ai rapporté d'Égypte voici onze ans. Oui, je suis allé en Égypte, et comme contraint d'aller là-bas : quelqu'un m'appelait. C'était un rêve, une voix, un ordre télépathique, ce que vous voudrez. Au Caire, je descendis au *Sémiramis*. J'avais l'intuition que l'on m'y attendait. Mais qui ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je me contentais d'attendre.

Je hochai la tête.

— Il en a été de même pour moi depuis trente ans, jusqu'à notre rencontre. Et la suite ?

— Ce n'est que le début ! Vous allez comprendre.

Et Erich raconta.

* * *

*Récit d'Erich von ****

Le Caire me déçut. Ses foules pressées évoquaient une fourmilière, sans rien de la noble gravité de l'Orient, telle que je me la figurais. Et pourtant, dès le premier jour, lorsque je visitai les Pyramides, mon impression changea. Je perçus le souffle des millénaires, l'éternité de la Connaissance, l'écho d'une

vérité cachée – et, de nouveau, l'appel mystérieux qui m'avait conduit jusque-là.

Je rentrai à l'hôtel en fin d'après-midi, pris une douche et me changeai. Comme je réfléchissais à ce que j'allais faire de ma soirée, le téléphone intérieur sonna.

Qui pouvait bien m'appeler ? Je n'avais pas la moindre relation en Égypte. J'hésitai avant de décrocher.

— Ici le portier, au standard. Un Monsieur désire vous parler. Un instant, je vous le passe...

Il y eut un craquement sur la ligne, puis j'entendis une voix un peu cassée, comme celle d'un vieillard.

— Êtes-vous bien Herr von *** ? Erich von *** ?

J'acquiesçai, stupéfait.

— À qui ai-je l'honneur ?...

À peine prononcée, toute l'absurdité de ma phrase m'apparaissait déjà ; nettement, plus nettement que jamais, j'éprouvais cette certitude : celui qui me téléphonait me connaissait – et je le connaissais ! C'était lui qui m'avait poussé à entreprendre ce voyage. Walter, il m'est arrivé alors ce qui t'arrive aujourd'hui : toi aussi, tu as été attiré à Davos, inconsciemment peut-être, grâce à des moyens qui nous demeurent incompréhensibles, par la seule force de la pensée et du désir...

— Professeur Thomé. Brice Thomé. J'aimerais vous parler.

— Je serai au bar dans dix minutes ; cela vous convient-il ?

— Cela suffira pour une première prise de contact, approuva la voix cassée.

Et l'on raccrocha. Pensivement, je raccrochai à mon tour. Thomé ? Le nom me semblait vaguement familier.

Professeur Thomé ?... N'était-ce pas cet archéologue entouré d'une certaine aura de mystère, dont les travaux consacrés à l'Amérique du Sud et aux Indiens de l'Amazonie avaient soulevé bien des polémiques ? Maintenant, je me souvenais d'avoir lu des articles à ce sujet.

Le professeur Brice Thomé.

Il était ici et ce devait être lui qui, depuis des années, à intervalles irréguliers, se manifestait à moi mentalement.

Mais pourquoi me choisir en particulier, Walter ? Pourquoi pas toi ? Tu es plus âgé que moi et à l'époque, en 1954, tes premiers romans se trouvaient déjà sur le marché. Thomé ne s'en est jamais expliqué et, à l'heure actuelle, il passe pour disparu...

Le bar était presque vide. Sur la gauche, au bout du comptoir recouvert de cuir, un jeune couple étroitement enlacé ignorait le reste du monde. Je m'assis à une table, dans une niche ; je n'avais pas faim, mais un cognac serait le bienvenu. Un garçon me servit.

Le professeur Thomé entra. Je sus immédiatement

que c'était lui, mais ne me demande surtout pas d'où je tirais ma certitude ! Je le sentais, et c'était tout.

Il regarda autour de lui, me découvrit et marcha droit dans ma direction.

— Je suis heureux que vous soyez venu, dit-il, renvoyant d'un signe de tête le garçon qui s'approchait. Mais vous avez mis longtemps, bien longtemps. Avez-vous eu des difficultés ?

— Lesquelles ? À propos de mon voyage ? Ou d'argent ?

— Je ne parle pas de votre voyage, Erich, dit-il gravement. Vous avez pourtant bien capté mes messages ? Avant toute chose, laissez-moi préciser que je n'ai jamais connu leur destinataire, c'est-à-dire vous. J'ignorais aussi votre identité ; je ne l'ai apprise que voici une demi-heure, lorsque je me suis informé à la réception du jeune homme qui venait d'arriver d'Europe. Car mon partenaire télépathique était maintenant tout proche : j'en avais eu la précognition — la perception, si vous préférez.

— Je connais le terme, dis-je.

— Oui, je n'en doute pas. Nous nous trouvons depuis si longtemps en liaison. Vous perpétuerez mon œuvre, n'est-ce pas ?

Je devais le fixer avec stupeur ; un rapide sourire passa sur son visage buriné. Il paraissait incroyablement vieux, mais ses yeux étaient restés jeunes. Il portait un complet très ordinaire, passablement

fripé ; je semblais sans doute un dandy par contraste.

— Votre œuvre ? Mais je ne suis pas un savant !

— Tant mieux ! Ce ne serait qu'un obstacle. Ce qui compte, c'est la foi, le flair permettant de séparer le bon grain de l'ivraie, la vérité de l'erreur accréditée. Depuis plus de vingt ans, je suis en quête de cette vérité et je crois l'avoir enfin trouvée. Mais je n'ose en faire état ; je suis trop faible, beaucoup trop faible. Vous le ferez à ma place, n'est-ce pas ? Vous la publierez ?

— Publier quoi ? (Je feignais le scepticisme, alors qu'intérieurement je brûlais déjà d'enthousiasme.) Existe-t-il une seule preuve que la Terre, jadis, ait reçu des visites d'Outre-Ciel ? Toutes les traces n'en sont-elles pas effacées ou tellement travesties qu'elles en deviennent inutilisables ?

— Une preuve, mon jeune ami ? Une preuve pour *vous*, oui, je puis vous la fournir ; elle vous donnera la force d'aller jusqu'au bout.

» J'ai passé de nombreuses années de ma vie au Pérou. Une longue vie, comme vous le voyez. Et j'en ai rapporté un certain objet. Telle est la raison de mon séjour en Égypte, car, ici aussi, quelque chose d'analogue doit exister. (Il me regarda d'un air amusé.) Non, je ne vous dirai pas encore ce que c'est, mon ami. Maîtrisez votre curiosité. Laissez-moi terminer mon récit.

Je bus, d'un geste automatique, tentant vainement

d'ordonner mes pensées. Le Pérou... Il était allé là-bas. J'avais toujours tenu le Pérou pour le pays où, pour la première fois, avaient vécu les dieux. Ils y avaient laissé le plus de traces et les plus nettes, peut-être simplement parce que personne ne s'était trouvé là pour les brouiller.

Le professeur hocha la tête, comme s'il devinait mes pensées.

— En effet. La population fut toujours clairsemée dans les hautes vallées des Andes, et les signes gravés dans la pierre sont éternels. Avez-vous déjà entendu parler de Cuzco ?

— Une ville du Pérou, à quatre cents kilomètres environ du lac Titicaca ?

— Oui. Et à trois cents kilomètres au nord-est de la plaine de Nazca, une région avec laquelle il va bientôt vous falloir compter. En effet, le lac Titicaca, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, attira tout particulièrement les astronautes étrangers. Cette zone de haute altitude leur offrait des conditions de vie idéales et ils s'y fixèrent. C'est de là que rayonnèrent toutes leurs expéditions sur les autres continents.

Il avait parlé du ton de quelqu'un qui ferait la remarque que, la veille, il est tombé quelques ondées. Ses affirmations, certes, recoupaient ce que j'avais toujours cru personnellement, voire même espéré. Sa tranquille certitude m'impressionna cependant. Je

fus tenté de protester, au mépris de mes propres convictions, peut-être pour lui donner prétexte à me fournir de nouveaux arguments. Pourtant, je préfèrai me taire.

— Voici quatre lustres environ, continua-t-il, je partis de Cuzco pour une excursion dans les montagnes. Quelque chose devait exister là que nul avant moi n'avait découvert ou, l'ayant découvert, n'avait su interpréter correctement. (Il eut un sourire presque complice.) Et savez-vous ce que j'ai trouvé ?

— La preuve ?

Il secoua la tête.

— Pas une preuve directe, jeune ami : la clé menant à cette preuve. Mais laissez-moi poursuivre dans l'ordre. Je me séparai des Indiens de mon équipe au pied d'un haut plateau, une zone de roc nu, sans la moindre végétation ; ils m'en furent reconnaissants, car rien de bon, pensaient-ils, ne pouvait les attendre sur le sommet plat de la montagne. Peut-être avaient-ils raison ? Mais leurs craintes ne faisaient que renforcer mes convictions. Je continuai donc seul : une route difficile, et pourtant, à l'époque, je n'avais que quarante ans. (Il soupira.) Aujourd'hui, j'aimerais avoir encore cet âge. Vers la mi-journée, j'atteignis le plateau ; peu après, je m'arrêtai devant une pyramide tellement rongée par les intempéries qu'il fallait l'œil exercé d'un archéologue pour la reconnaître comme telle. Tout autre n'y aurait vu

qu'un accident de terrain naturel, sans signification particulière. Cependant, je mis deux heures à en découvrir l'entrée. Je m'y glissai.

— Seul ? Sans aide ?

— Oh ! ce ne fut pas tellement difficile. Le sommet de la pyramide était érodé ; l'ouverture ne se trouvait pas comme d'habitude à mi-hauteur des marches, mais tout au bas ; des pierres s'y étaient entassées. Je les écartai une à une, jusqu'à me laisser surprendre par l'obscurité. Il était trop tard pour rejoindre mes Indiens ; ils s'inquiéteraient à mon sujet, mais je m'en souciais peu. J'avais déblayé l'entrée et, sous cet auvent, je n'aurais pas besoin de passer la nuit à la belle étoile. Je me préparai un repas frugal et m'endormis immédiatement. Je me réveillai à l'aurore, transi jusqu'à la moelle. Je me hâtai d'allumer un feu de touffes d'herbes desséchées afin de faire du thé ; ce qui me réchauffa. Je me sentais en pleine forme lorsque je revins à l'entrée de la pyramide. Je laissai sur place mon sac de couchage et mes provisions, n'emportant qu'un léger havresac avec mes outils et une puissante lampe-torche.

» Quelques mètres plus loin, le couloir se rétrécissait, d'un noir d'encre. Des plaques étaient tombées du plafond, qu'il me fallait franchir ; elles étaient toutes de même forme, carrées, lisses, de quelque quinze centimètres d'épaisseur. Peu après, le couloir s'élargit.

» Inutile de mettre votre curiosité à la torture par des descriptions trop longues ; vous aurez un jour le loisir, je l'espère, de voir sur place ce qu'il en est. Bref, des embranchements se détachaient du couloir principal, mais la plupart se terminaient sur un mur de pierre unie, d'un seul bloc, sans plus de raison apparente que ces routes construites par les Incas, qui commencent au hasard et s'achèvent de même. Mais ces splendides architectes que furent les Incas ne faisaient justement rien sans raison : leurs routes sont des imitations de pistes d'astroport, et ces murs aveugles au bout de chaque corridor figuraient sans doute un barrage astucieusement conçu, défendant le secret que je me proposais de percer. Toutefois, un sésame approprié me manquait encore.

» Le couloir principal s'achevait lui aussi devant un tel mur, mais, cette fois, je ne songeai pas à renoncer. Il ne pouvait pas ne pas exister un moyen de franchir cet obstacle. Je m'assis sur une pierre, étudiant les alentours, imaginant toutes les méthodes et tous les mécanismes pour manœuvrer une dalle de plusieurs tonnes sans dépense de force excessive. J'en vins à conclure qu'il devait s'agir d'un quelconque système de levier.

» Ce mur jouait sans doute sur des charnières invisibles ; qu'on le déverrouillât, il s'enfoncerait dans une cavité prévue à cet effet.

» Je cherchai donc ce verrouillage. À cinq mètres

de la muraille terminale, sur le côté droit, je découvris une sculpture de petite taille et peu apparente.

» Elle évoquait un sphinx, quoique assez différent de ceux que l'on trouve en Égypte ; l'analogie pourtant demeurait nette. Éclairant mieux la figurine, je reconnus qu'elle ne semblait pas faire corps avec le mur. Je tentai de la détacher, non sans mal : le temps et les intempéries avaient fait leur œuvre. Enfin, le mécanisme céda et la statuette s'arracha de son alvéole. Au même instant, et comme je l'avais espéré, la dalle de pierre lisse s'enfonça dans le sol.

» Derrière s'ouvrait une chambre où plongeait le rayon de ma lampe.

» Immobile, comme pétrifié, j'osais à peine respirer. J'étais convaincu que nul homme de ma génération n'avait encore pénétré dans cette salle, qui mesurait peut-être vingt mètres sur vingt, pleine d'instruments énigmatiques.

Thomé fit une pause ; il appela le garçon, pour lui demander un verre d'eau. J'en profitai pour me faire servir un deuxième cognac. Quoique grillant d'impatience, je me gardai de presser le professeur de questions.

— Je ne suis pas particulièrement impressionnable, croyez-le, mais il est des circonstances qui vous inspirent la crainte et le respect. Si vous pénétrez un jour, vous aussi, dans cette chambre secrète, vous comprendrez ce que je veux dire. Je m'y suis

rendu bien des fois, sans jamais parvenir à vaincre mon angoisse ; aujourd'hui, je n'essaie même plus. La responsabilité que m'octroya le destin est trop lourde pour mes épaules, maintenant trop faibles ! Je ne puis la porter davantage. (Il me regarda en face.) Vous êtes jeune, plein de force et de santé ; vous vibrez d'enthousiasme. Vous aurez ce courage qui m'a manqué durant vingt ans – vingt ans qui me semblent deux siècles aujourd'hui.

De nouveau, il garda le silence.

— Qu'avez-vous découvert, professeur Thomé ?

— Vous feriez mieux de me demander ce que je n'ai pas osé faire... Je vais vous le dire : écrire un livre. Proclamer la vérité. Vous-même, vous n'y parviendrez pas sans vous heurter aux pires difficultés. Vous ne pourrez que présenter certains faits et, en conclusion, laisser pendante la question cruciale. Mais la vérité tout entière... (Il secoua la tête.) Non, mon ami, jamais vous ne l'exposerez tout entière. Vous êtes le premier à qui je la confie, et vous-même, un jour, vous rencontrerez quelqu'un avec qui partager ce secret. Quant aux autres, ils se contenteront d'échafauder de timides hypothèses, qui mettront des décennies à devenir certitudes. Ce n'est pas en un jour que l'on change la face du monde.

Vois-tu, Walter, à cette époque déjà, je presentais qu'il avait raison. Mes plans étaient autres, et

pourtant, tout se passa comme il l'avait prédit. Jusqu'à l'heure présente, je n'ai rien fait, rien, que commencer de rédiger mon livre. Tu en as lu quelques pages ; je ne pourrai le terminer qu'après un voyage en Amérique du Sud... Mais laisse-moi continuer.

— Le temps, reprit Thomé, n'avait pas épargné la chambre secrète. Bien des choses pourtant s'y trouvaient encore intactes, ou du moins si peu abîmées que l'on pouvait en deviner la destination. Je trouvai une arme qui me parut être un radiant – un pistolet-laser, si vous voulez. J'en ai eu la preuve plus tard, en voyant la même arme en action. Il y avait aussi quelques machines, à demi brisées, inutilisables. Du plafond pendait, comme des stalactites, un curieux assemblage de pièces spiralées, et, dans un coin, je remarquai un objet jaune et brillant en forme d'œuf.

» C'est alors que je vis le chronoscaphe.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre ce qu'il venait de dire ? Un chronoscaphe ? Une machine à voyager dans le temps ?

— Mais, professeur !...

— Je ne l'ai pas su tout de suite, mon cher von ***. Je pensai tout d'abord qu'il s'agissait d'une cage, avec de fins barreaux de métal, comme jamais les Indiens d'autrefois n'auraient pu en construire de semblable. Une cage, avec une porte et un siège en son centre. À

côté, des appareils dont l'usage me demeura tout d'abord un mystère. Sous la cage, une épaisse plaque de métal ; je découvris plus tard qu'il s'agissait là d'un accumulateur d'énergie en parfait état de marche, une batterie dont le fonctionnement contredit tous les principes de notre science actuelle. Nos ancêtres auraient été bien incapables de l'inventer et de la réaliser.

J'avais de plus en plus de peine à maîtriser mon impatience.

— La machine à voyager dans le temps n'existe que dans le roman de H. G. Wells. Comment pouvez-vous affirmer que c'en était bien une ?

— Parce que je l'ai essayée, dit-il simplement. Ce n'est d'ailleurs pas seulement un chronoscaphe, mais aussi un transmetteur de matière, relié à une station réceptrice qui se trouve dans le passé, à plus de vingt et un mille ans avant notre ère. Vous voilà bien étonné maintenant, n'est-ce pas ? Comment en ai-je la certitude ? Mais patience, cela aussi vous l'apprendrez.

» Pour aujourd'hui, toutefois, restons-en là, mon ami. Il se fait tard. Nous nous reverrons demain matin dans ma chambre, ici, à l'hôtel. Vers onze heures, après le petit déjeuner. D'accord ?

Je n'appréciais guère cette façon abrupte d'interrompre notre entretien. Il m'avait alléché à me promettre la révélation d'un fabuleux secret et,

maintenant, il me laissait sur ma faim ! J'étais sûr de passer une nuit blanche à me remémorer cette fantastique histoire.

Thomé s'était levé.

— Bonsoir, Erich. À demain !

Il quitta le bar d'un pas traînant, sous l'œil réprobateur des garçons. Le barman ne lui accorda pas un regard. Le jeune couple avait disparu depuis longtemps.

Je restai assis à ma place et bus un troisième cognac.

Plus tard, une fois couché, je compris que ce jour de juin 1954 avait été le point-charnière de mon existence, engageant mon destin : j'avais soudain décidé d'écrire un livre. Voilà donc ce que le professeur attendait de moi !

Ou bien attendait-il davantage encore ?

Je pensais au chronoscaphe ou plutôt au transmetteur de matière temporel...

Oui, Thomé l'avait essayé. C'est de cette expérience qu'il tirait toutes ses certitudes. Il devait en savoir infiniment plus long que le reste des hommes... À moins qu'il ne fût fou.

(...)